

Չուր ընդ խողովակ անցանելով անմտաբար ընդ խորհրդական բանս աղօթիցն՝ զոր մատուցանէք: Եթէ սաղմոսերգութիւնք են եւ եթէ ընթերցումն Ս. Գրոց, եթէ պաշտօներգութիւն եւ եթէ քահանայական աղօթք սրբոյ պատարագին եւ այլոց կարգադրեալ կանոնիցն», բոլորին հարկ է հետեւիլ «յոյժ մտաւորաբար. եւ եթէ զոյ հնար՝ արտասուօք եւ մեծաւ երկիւղիւ» (Նմկ. 138): Եւ Գր. Սկեւոսցին առանձնական ժամասացութեան մասին կը գրէ. «Աղաչեմ վասն Տեառն, մի՛ շտապով, մի՛ ծայրատ եւ մի՛ ծուլութեամբ: ... Այլ աղօթեա երկիւղիւ, հնարեա արտասուաց, եւ զարարիչն Աստուած յղնութիւն կոչեա» (419):

Ատոնք բոլոր կը խօսէին վանականներու եւ ժառանգաւորներու: Իսկ Մանդակունին իր ուշադրութիւնը դարձուց նաեւ ժողովուրդին վրայ, անհամար բարեպաշտներու քով տեսնելով ու ցուցնելով դասակարգ մըն ալ, որուն մասին կը գրէ այսպէս: Նախ «լուանամք եւ օժանիմք եւ զհանդերձան պաճուճեմք, որպէս թէ ի բողանոցս կաղմիցիմք վամ ի թատերս իսպուց»: Ապա «դնայ յեկեղեցին, ... եւ ոչ իմանայ եթէ Աստուծոյ կայ առաջի. ոչ զօրհնութիւնան լսէ, եւ ոչ զբառաբանութիւնան իմանայ, եւ ոչ ի սիրտս նորս մը-

տանեն ընթերցուածոցն վարդապետութիւնք: ... Այլ փոխանակ լալոյ եւ պաղատանաց՝ բազում աներկիւղութեամբ եւ արհամարհանօք կամք առաջի Աստուծոյ»: Եւ կը պահանջէր «զձուճ ձեւով, բեկեալ սրտիւ, խոնարհ անձամբ մտանել եւ աղօթել» (41-4):

Վեց դար յետոյ Շնորհալին եւս կը տեսնէր. եւ Հաւատով խոստովանիմի յառաջարանին մէջ կը նկարագրէր նոյն աղօթական անհաճոյ վիճակը, գրելով այսպէս. «Մեր ժողովուրդս, արտաքոյ բնաւ ոչ յիշեն դանունն Աստուծոյ, զի ոչ ունին փոյթ եւ կարգ աղօթից որպէս զաստուածապաշտօն: Այլ սիրեն զբառաբարանութիւն քան զաղօթան: Եւ ուրեմն դան ոմանք առ քահանայսն յաղօթել, կամ վակեալ բերանով կանգնին, եւ կամ զրուցատրութիւնս առնեն առ միմեանս: Զի ոչ ինքեանք զխտեն բանս աղօթից, եւ ոչ քահանայիցն միտ դնեն՝ սաղմոսաց կամ պաշտամանց»: Ի դարման այդ անկուսին՝ չարագրեց ծանօթ աղօթքը քսան եւ չորս տունով, որպէս չի հաւատացեալները սորվէին դայն եւ անով աղօթէին «թէ յեկեղեցի թէ ի տան» եւ ամէնուրեք, ինչ որ անելի ուշ՝ ժամագրքին մէջ ալ անցաւ եւ ամէնուն բերանն է ցարդ(13):

(Շարունակելի)

(13) Ժմգ. Թ. 666 Ս. Ղազարու:

# Lord Byron a St Lazare<sup>(\*)</sup>

SON ENTRÉE À ST. LAZARE. — SES RAPPORTS AVEC LES ARMÉNIENS, SON ÉTUDE DE L'ARMÉNIEN ET SES TRADUCTIONS. — LE IV.ème CHANT DE PÉLÉRINAGE DE CHILDE HAROLD. — LE 1.er CENTENAIRE DE LA MORT DE BYRON. — BYRON DANS LA LITTÉRATURE ARMÉNIENNE.

Byron, figure éminente de la littérature anglaise et mondiale, nature extrêmement bizarre, existence malade, caractère vif, a pu, pourtant, créer autour de lui une atmosphère de charme et de grande sympathie.

Le séjour de Byron à Venise a été considéré, dans l'histoire d'une vie excentrique, comme celle du poète anglais, certainement la plus belle période. L'âme agitée de Byron a trouvé sans doute à Venise un certain calme, mais je crois que le recherche d'un vrai repos et du calme inaltérable, a eu son plein accomplissement dans l'île de St. Lazare.

Son entrée dans l'île fut immortalisée par le peintre J. Aivazovsky dans un tableau conservé autrefois au musée du monastère. L'artiste nous avait évoqué là les moments les plus heureux et les plus exaltants de cette période de la vie de Byron. Voilà-là les Pères, hommes de solitude et de recherches théologiques, bibliques et d'art classique, qui accueillent celui qui était «l'indésirable» dans son pays. C'était l'Arménie même, qui dans ses représentants vénérables donnait l'hospitalité à une âme désireuse de tranquillité après tant de vicissitudes survenues pendant sa courte vie. C'était encore l'Arménie qui appréciait, dans ce jeune homme mondain, la poésie romantique.

Un autre peintre, C. Reichardt, a fixé le grand recueillement silencieux du poète à l'ombre des oliviers de St. Lazare, et ce tableau est conservé jusqu'aujourd'hui au musée de l'île.

\*\*\*

Ses connaissances avec les Pères de St. Lazare commencent en 1816. L'amitié, l'admiration et peut-être aussi une certaine sympathie, attachent Byron aux Pères de l'île arménienne. Presque tous les jours Byron est là, entouré par les Pères, les interrogeant, et s'instruisant dans l'histoire de l'Orient et de l'Arménie en particulier. En 1870, l'Imprimerie arménienne a publié les textes originaux de deux lettres et d'un écrit de Byron avec leur traduction en arménien. L'une de ces lettres est adressée à Mr. Moore,

(\*) Ինչպէս հարգաւոր էինք 1955ի 8-10 թիւին մէջ, կու տանք հոս «Համեմատական գրականութեան» վեկտիկի մէջ տեղի ունեցած միջազգային համաժողովին մէջ Հ. Մեսրոպ ձանաչեանի բրած ֆրանսերէն բանախօսութեան բնագիրը, որ առանձին պրակով ալ լոյս պիտի տեսնէ: Խմբ.

en date de 5 Décembre 1816, l'autre à Mr. Murray en date de 4 Décembre de la même année ; le troisième écrit, qui porte la date de 2 Janvier 1817, n'est que la préface de la grammaire arménienne, rédigée à l'usage des Anglais par le P. Pascal Aucher.

Ces trois documents contiennent assez de notes à l'égard de ses rapports avec St. Lazare, et surtout de son étude de l'arménien.

« Quand, dit Byron dans cet écrit (Préface), je suis arrivé à Venise, je me trouvais dans une telle disposition d'âme que je croyais nécessaire de m'appliquer à une occupation absorbante, qui présenterait de grandes difficultés et pourrait ainsi mettre un frein à mon imagination ».

Il faut dire ici, immédiatement, que cette *occupation absorbante*, dont il parle, n'était autre que l'étude de la langue arménienne.

« Dans ce temps-là, poursuit-il, moi aussi, comme les autres voyageurs, j'avais une grande curiosité de connaître la Société de St. Lazare, qui semble avoir réuni en elle toutes les meilleurs qualités d'une Institution Religieuse, n'ayant aucun de ses défauts. La propreté et le confort de l'habitation, la piété sincère, le talent et la vertu, devront sans doute convaincre l'homme du monde qu'il y a un autre et meilleur sort, même dans cette vie. Ceux-ci sont des prêtres d'une nation opprimée, qui était, comme les juifs et les grecs, captive et déportée, sans être opiniâtre comme les premiers ni esclave comme les autres. Ce peuple s'est enrichi sans être usurier, et est devenu digne des éloges et des honneurs, qu'on peut recevoir dans l'état de captivité, sans friponneries. Mais malgré tout cela, les arméniens ont subi leur part dans la maison de la captivité, qui dans les dernières années avait multiplié ses logements. Il n'existe peut-être pas d'annales de peuples, qui soient moins chargées des crimes que celles des arméniens, car leur vertu est le fruit de leur amour pour la paix, tandis que tous leurs défauts ne proviennent que de la domination et de la cruelle tyrannie, à laquelle ils étaient soumis. Cependant, à part leur triste chance dans le passé et le sort incertain dans l'avenir, leur territoire restera toujours et pour tous les temps le plus intéressant sur la terre, et leur langue, pour être plus charmante, n'a besoin que d'être plus étudiée. Si nous voulons donner importance aux textes de la S. te Bible, nous pouvons affirmer que c'est dans l'Arménie que Dieu a planté le paradis terrestre... et que c'est dans l'Arménie que les eaux du déluge universel se reposèrent, et que la colombe a trouvé un emplacement libre pour mettre ses pieds. Mais il faut dire qu'avec la disparition du paradis terrestre, tous les maux commencent à assaillir ce pays, et bien qu'il ait constitué un royaume assez fort pendant les siècles, il a quand même perdu son indépendance ; les Persans et les Turcs ont dévasté ce pays, où Dieu avait créé l'homme à son image ».

Byron concentre dans ces paroles ses pensées, ses sentiments et surtout son esprit indépendant et libéral. Il aime le peuple arménien, comme il a aimé les Grecs. C'est donc l'amour de la liberté et l'amour de la justice qui le poussent à ces expressions singulières.

Cette affection envers un peuple martyr lui a inspiré l'étude de sa langue. C'est dans la lettre, écrite le 5 Décembre 1816 à Mr. Moore, qu'il nous laisse, en se répétant un peu, son opinion sur la langue arménienne : « C'est pour me divertir que j'apprends l'arménien. Car j'avais besoin d'une occupation difficile pour mon esprit, et puisque l'étude de l'arménien était plus difficile parmi les divertissements, je l'ai donc choisi pour me tourmenter. L'arménien est riche et il récompense bien celui qui se consacre à l'apprendre ».

Dans la lettre, adressée à Mr. Murray (le 4 Déc. 1816) il complète ses réflexions sur la langue arménienne :

« J'ai commencé l'étude de l'arménien et je la poursuis au monastère des Arméniens, où je vais prendre des leçons d'un savant religieux. J'ai appris beaucoup de choses admirables et utiles sur leur littérature et sur leur mœurs. Ils ont ici un couvent et une église ; ils vivent là quatre-vingt-dix moines, parmi lesquels il y en a qui sont vraiment des hommes très versés et experts. Ils ont même une imprimerie et ils travaillent d'un effort assidu pour instruire leur nation. L'étude de la langue arménienne (qui se divise en deux, la classique et la moderne) me semble difficile, mais non invincible. Je la pousserai jusqu'au fond »...

L'expression du poète, à l'égard de son étude de l'arménien, dans sa lettre adressée à Mr. Murray, est vraiment typique :

« ... I should think that<sup>(1)</sup> and the Armenian alphabet will last winter. The lady has, luckily for me, been less obdurate than the language, or, between the two, I should have lost my remains of sanity ».  
(Byron's letters. «Pazmaveb». N. 4. 1924, p. 122).

Et de fait Byron est arrivé à une telle connaissance de la langue, qu'il sentit le courage de faire des traductions en anglais, par ex. d'un morceau de l'histoire de Moïse de Khorène, d'une page du discours synodal de l'archevêque arménien Nersès de Lampron, puis de l'épître des Corinthiens à St. Paul, et vice-versa celle de St. Paul aux Corinthiens, toutes les deux dans les livres apocryphes de la Bible.

Il a fait tous ces travaux, comme il le dit lui-même : « to exercise himself in the armenian language ».

Ce n'est pas tout. Dans les trois ans de séjour, Byron a eu souvent l'occasion de donner d'autres preuves de son affection pour la langue arménienne. Il a aidé à la préparation du Dictionnaire arménien-anglais, et d'anglais-arménien, deux gros volumes de son maître, le P. Pascal Aucher. Quelque temps après il encourage, il aide et il promet même d'aider financièrement l'édition de la grammaire d'anglais pour les arméniens, et de la grammaire de l'arménien pour les anglais, qu'avait préparée le même père, lors de son séjour à Londres.

Les annales de la Congrégation nous attestent que Byron avait ma-

(1) Allusion à une dame vénitienne.

nifesté le désir<sup>(2)</sup> de publier une traduction en anglais de la «Chronique» d'Eusèbe, ouvrage fameux pour l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, et dont le texte original grec étant perdu, la version arménienne était devenue l'unique source. Byron avait également l'intention de publier en anglais la « Vie d'Alexandre le Grand »<sup>(3)</sup>, dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque de St. Lazare et que le poète avait pu voir et admirer.

Toutes ces informations servent à démontrer simplement que l'âme de Byron, au delà même du plaisir et des extravagances, se donnait parfois aux questions sérieuses.

Byron a grande sympathie pour son maître qu'il l'appelle «le savant» en résumant sous ce titre tout son respect et admiration. Le P. Pascal Aucher (frère d'un autre Aucher Jean-Baptiste, grand représentant chez nous des études philologiques et martyrologiques), était remarquable pour son érudition dans les littératures modernes, et il avait participé, avec sa traduction du «Paradis perdu» de Milton, au mouvement classique chez nous.

\* \* \*

Il y a à St. Lazare une colline des oliviers, connue sous le nom de Lord Byron. C'est là que le poète a écrit probablement, ou bien une partie du IV.ème chant de CHILDE HAROLD'S PILGRIMAGE, oeuvre où la poésie byronienne se développe en cadence régulière pour chanter l'Italie dans ses monuments, dans ses gloires et dans sa grandeur. Il est enthousiasmé de l'Italie, il l'aime, il la loue, il l'exalte, il l'appelle « Belle et douce », «jardin merveilleux du monde», «carrefour de toutes les civilisations et des arts», «miroir de beauté de la nature». Il la trouve enfin toujours élégante et admirable, même dans ses ruines (XXVI str.).

La poésie du IV.ème chant du Pèlerinage de Childe Harold, comme nous avons dit, a eu son origine à Venise, et la ville des doges est au premier rang naturellement parmi les cités chantées par le poète, et l'objet des expressions particulières de charme, d'amour et d'extase :

« Depuis mon enfance, dit Byron, j'ai aimé Venise, la ville de mon coeur, ville de rêves, batie sur les eaux, demeure de joie ; Otway, Radcliffe, Schiller et Shakespeare m'avaient imprimé déjà dans l'esprit sa figure. Elle est belle encore devant mes yeux et peut-être plus aimable à présent dans ses peines qu'au temps de sa magnifique gloire » (XVIII.ème str.). Il commence son chant par la description du pont des soupirs et puis il continue à en énumérer les beautés artistiques et historiques, ses palais, son eglise St. Marc, les chevaux historiques, dont les

(2) Le rév. P. Jean-Baptiste, nous fait savoir dans une de ses lettres, que Mr. Alexandre Gharamian avait pris la décision de publier la «Chronique» si Byron manquait à sa parole (Lettre de J. Baptiste à Mgr. Akontz, archevêque et Abbé Général, en date du 12. 3. 1817).

(3) Lettre d'Akontz au P. Jean-Baptiste, en date du 7. 2. 1817.

origines sont liées avec l'histoire de la visite de notre roi d'Arménie, Diritade, à Rome au temps de Néron. De là il passe à Arqua (près de Padoue), puis Ferrara, Florence, pays natal des plus grands écrivains italiens, et berceau de la culture nationale. Ensuite, il chante Rome, capitale de grandeur et de magnificence ; la pensée romaine des plus antiques périodes, en commençant par celles de Cicéron, Horace et Virgile, jusqu'à celle de Michelange et Raphaël. Puis il chante la coupole de St. Pierre, sa divinité et l'immensité. Le poète se sent ébloui, opprimé, vaincu devant tant de beauté, devant des interminables souvenirs d'une histoire glorieuse, profane et sacrée, et il achève sa poésie en saluant d'un coeur serré tout ce qui est d'art, parsemé en toute l'Italie. Mais enfin il est obligé de céder devant l'immensité d'un océan, image du temps et de l'éternité, qui engloutit l'humanité des temps écoulés. C'est la fin et la conclusion du chant IV du Pèlerinage de Childe Harold.

L'Italie a donné à la littérature anglaise et mondiale, en outre du IV.ème chant du Pèlerinage de Childe Harold, aussi Manfred, Marin Falihero, Mazzeppa, Don Juan, etc., toujours imprégnés du sentiment de révolte contre les injustices de sa patrie, du chagrin et du mal de siècle avec une expression tragiquement violente.

Byron, étant espionné à cause de ses rapports avec la Société secrète des Carbonari, qui aspiraient donner à l'Italie l'unité et la liberté, quitte l'Italie pour la Grèce, vers laquelle il se sentait attiré par l'exemple d'un invincible Léonidas.

Toutes ces mémoires, qui lient Byron avec St. Lazare, sont recueillies et même publiées par un de nos pères, nommé Alichan, poète et écrivain lui aussi et chef du romantisme arménien. Les lettres citées, les traductions de l'arménien en anglais, quelques-unes de ses poésies lyriques, traduites en arménien<sup>(4)</sup>, parurent en un volume en 1870. Dix ans avant pourtant, en 1860, Alichan avait publié déjà la traduction du IV.ème chant du Pèlerinage de Childe Harold, à laquelle succédèrent en 1872 et en 1889 deux autres rééditions de la même poésie, toujours éditées à l'imprimerie de St. Lazare.

Le P. Leonce Alichan atteste dans sa Préface de la traduction du IV.ème chant du Pèlerinage de Childe Harold que Byron l'a écrit dans la solitude de l'île arménienne et assis sur la colline, dont nous avons fait déjà une petite mention dans les pages précédentes. Le P. Alichan nous transmet ainsi la voix de la tradition, diffusée dans le monastère, où le poète avait été considéré comme un hôte journalier.

La traduction en arménien de ce chant IV du Pèlerinage de Childe Harold a été effectuée à Londres. En 1852 Alichan se trouvait en Angleterre pour les affaires de la Congrégation. Son pèlerinage durait long-

(4) Comme par ex. *Massacre de l'armée du Senékhérim*; *Voeu à l'Océan*; *A Waterloo*; *Le temps*; *L'Eglise de St. Pierre*; *A la mort de sa nièce*; *Larmes*; *A son anniversaire de 36 ans*, etc...

temps, et il s'est souvenu alors du pèlerin Byron à Venise et à St. Lazare. Une idée vient éclairer son imagination. Il commença à perfectionner son anglais et à se mettre à la traduction des poésies lyriques de Byron et ensuite de l'entier chant IV du Pèlerinage de Childe Harold. Cette traduction a été faite en arménien classique, car ce temps-là l'arménien moderne n'était pas encore bien formé et élevé à la dignité de langue écrite par nos gens de lettres.

Il faut ajouter à tout ce que nous avons dit jusqu'à présent aussi le fac-simile de la signature arménienne de Byron, conservé au musée de l'île, et puis l'hommage de tous les volumes du poète à trois reprises par des personnes différentes. Une première fois par Mr. Murray, libraire de Byron à Londres qui en 1821 a fait don des volumes de poésies au P. Pascal Aucher, demeurant à cette époque-là à Londres. Une seconde fois, Mr. Moore (consul d'Angleterre à Trieste) a envoyé en 1829 à la bibliothèque de St. Lazare les oeuvres complètes de Byron. Puis quelques années plus tard, en 1836, Mr. Murray a fait l'hommage de toutes les oeuvres du poète dans une autre édition, en 17 volumes. Ces livres sont conservés aujourd'hui dans la chambre, dite de Lord Byron, et qui fait part de la bibliothèque. Cette chambre, où veille le portrait du poète, peint par un de nos anciens élèves, en copie conforme de celui qui se conserve au musée national de Londres, est connue depuis plus d'un siècle comme lieu d'habitation de Byron, car c'est là qu'il a pris des leçons d'arménien. Nos visiteurs, particulièrement les anglais, s'intéressent beaucoup à lieux consacrés à la mémoire de Byron.

Pour terminer l'exposé des rapports de Byron avec la Congrégation Mékhitariste, il faut que je cite aussi le numéro special de la Revue «Pazmaveb» de 1924. En cette année, on célébrait dans le monde entier le 1er centenaire de la mort de Byron. A ce numéro spécial participait aussi le poète et écrivain anglais Ch. Richard Cammell, avec une lettre adressée au rév. P. L. Dayan, alors rédacteur de la Revue, et avec une poésie à la mémoire de Lord Byron. Ce numéro nous apporte des nouveautés. On trouve là 13 lettres de Byron, dont deux seulement sont adressées à Mr. Moore, et les autres à Mr. Murray. Bien que le sujet de toutes ces lettres soit toujours l'île de St. Lazare et l'étude de l'arménien, elles contiennent aussi des allusions à sa vie mondaine vénitienne.

\* \* \*

Je passe dans cette dernière partie à une autre question qui est plus strictement littéraire. Quelles sont les traces de l'influence de Byron dans notre littérature arménienne moderne ?

Je crois pourtant intéressant, avant de répondre à cette question, d'énumérer ici en bref les diverses traductions en arménien des oeuvres byroniennes. J'ai déjà parlé de la traduction du IV.ème chant de Childe Harold et des poésies lyriques. J'ajoute à tout cela : «Le Prisonnier de Chillon» par Hov. Toumanian, à Tiflis en 1896, «Don Juan» par L.

Abrahamian à Moscou en 1894, «Le Corsaire» par Mirzayan, à Téhéran en 1911, «Manfred» par Hov. Massehian (dans la Revue «Arek», 1922, 1ère année).

Nous avons dans la littérature arménienne deux poètes qui suivent Byron d'assez près. L'un c'est Sempad Chahaziz (1841-1907) et l'autre Roupen Vorpérian encore plus récent.

«La douleur de Léon» est le titre du poème de S. Chahaziz. Le héros du poème, Léon, étudiant à Moscou, vit. — bien que loin de son pays, l'Arménie, — toute la misère des siens, la misère matérielle et culturelle, puisque ses compatriotes se trouvent dans les ténèbres d'ignorance, sous la domination des cruels étrangers. Bien affligé, Léon décide de retourner vers son pays pour y annoncer l'amour de la liberté, les bienfaits de la civilisation. Il passe désolé de village à village, de ville en ville en ne trouvant partout que désastres. Il entre dans le peuple ignorant, malheureux, et la souffrance de Léon devient encore plus intense.

Il n'est pas difficile d'entrevoir déjà l'esprit et la mentalité qui le dirige, le même sentiment du mal du siècle qui désoriente l'écrivain à se perdre même dans son sujet, étant hors du vrai. Ce qui frappe dans le poème de Chahaziz c'est l'existence d'une douleur atroce, cruelle, irréaliste, et le manque par conséquent de sincérité.

Une chose est bien claire. Léon est une imitation de Childe Harold, car ce personnage est également un esprit tourmenté. Mais tandis que celui-ci porte en soi-même la source de son malheur, celui-là étant plus altruiste, s'afflige devant la misère de son peuple.

Cette analogie explique déjà beaucoup. Le romantisme de S. Chahaziz cesse donc d'être personnel, senti, vécu, c'est un romantisme par conséquent inventé, hors de l'âme et de la personnalité du poète. Dans l'oeuvre de Byron, au contraire, le poète est incarné en son héros, et il chante ses peines, ses malheurs d'un accent naturel et personnel. Nous trouvons là indirectement l'âme de tous les hommes. Bien qu'en plusieurs points on s'aperçoive des différences entre les deux poèmes, (par ex. Childe Harold fuit sa terre natale, Léon, au contraire, retourne à son pays natal ; Léon décrit seulement les dévastations, les misères, les ruines ; Childe Harold, au contraire, toutes les choses belles, les grands monuments, les beautés de la nature dans tous les pays qu'il traverse sur son chemin), au fond c'est toujours le même sentiment, le sentiment du chagrin qui domine et oriente les deux poèmes, exagéré dans Léon, retenu et sobre dans Childe Harold.

Le seconde poète arménien qui s'est inspiré de Byron, est Roupen Vorpérian dans son oeuvre intitulée «Les flots». «Les flots», composé de quatre chants et écrit à Dire-Daoua en 1906, nous représente l'âme agitée du poète, secouée par les vagues des idées philosophiques, parfois théologiques et historiques.

R. Vorpérian dans son prélude, dédié à Lord Byron, invoque l'âme du poète anglais, et prend Childe Harold comme compagnon de son

voyage à travers des pays lointains qui n'avaient pas été chantés par Byron. L'auteur des «Flots» a vraiment beaucoup voyagé et il a connu des terres inconnues à Harold même, comme par ex. Palestine, l'Afrique, etc....

L'esprit de deux ouvrages est au fond encore le même : voyager, voir et juger le monde et les hommes. Cependant le sentiment d'affliction, le mal du siècle est bien plus accentué chez Roupen Vorpérian que chez Byron. Le mal du siècle, chez R. Vorpérian, devient même pessimisme. L'espoir et la foi qui dirigent l'humanité, n'existent plus pour lui; d'un passé glorieux et fécond il ne reste que ruine et mort aujourd'hui, tout va finir enfin dans l'abîme du néant.

Le poète oriental exagère naturellement et passe les limites de la raison, de la sobriété ; mais par cette expression vigoureuse, sa poésie acquiert un intérêt spécial. Voici, pour avoir une idée, la fin du I.er chant des «Flots» :

« Allons, Harold, vers l'abîme, le monde est triste et étroit,  
Prenons l'essor vers le Vide désert que tu connais ;  
Courons jusqu'à ce que le globe, comme l'écume de peine,  
Disparaisse de nos yeux à travers des larmes...  
Vers l'abîme, hélas !, d'où nous ne retournerons jamais,  
Ou bien nous retournerons, mais en emportant les foudres de l'Éternel,  
Et la miséricorde divine, ô ma patrie affligée,  
Que tu as-toujours demandée et pour laquelle tu pleures encore » !

On sent vraiment dans ces mots la profondeur de la douleur, peut-être provoquée par les oppressions, par les vexations subies par son peuple pendant des siècles de son existence.

Childe Harold de Byron, un autre enfant de son siècle, est d'une autre mentalité ; il est plus équilibré, lui, qui, devant la peine, cherche à se protéger et à ne pas s'y abîmer.

« . . . . . La douleur (dit Childe Harold) existe,  
Elle a des racines très profondes dans un coeur stérile et vide.  
Le chameau surchargé marche sa route sans plainte,  
Le loup dévorant meurt silencieux ;  
Or, si ces animaux souffrent sans murmure,  
Supportons-nous nos peines, nous qui sommes des êtres supérieurs».  
(Chant IV. XXI str.)

Byron est donc plus soumis, plus résigné, et par conséquent optimiste. Il voit dans l'univers la main de Dieu dirigeante, et l'homme qui doit enfin se soumettre à la loi générale de l'Absolu.

Et maintenant pour ne pas abuser davantage de votre aimable patience, je termine en évoquant encore une fois la sympathie de Byron

envers l'île des Arméniens, envers les Pères auxquels il se sent attaché d'un sentiment de reconnaissance, comme il en témoigne dans sa lettre de 8 Juin 1817, écrite à Mr. Murray, en lui recommandant de rendre service à deux pères Mékhitaristes qui se trouvaient à Londres. Car, ajoutait-il, « Leur Congrégation m'a montré une très grande affection depuis mon arrivée à Venise ». Dans une autre lettre (11 Avril 1818) en rappelant la même recommandation, il écrit à Mr. Murray : « You must not neglect my Armenians » — « Vous ne devez pas abandonner mes Arméniens ».

J'aime citer ici, comme conclusion, les paroles significatives d'un écrivain et poète anglais, qui a connu également l'île de St. Lazare. C'est Ch. Richard Cammell, qui a écrit dans sa lettre adressée au Rédacteur de la Revue «Pazmavèb» :

« Dans la période de cent ans depuis la mort du poète, nulle part sa mémoire n'est aussi vénérée, ni son génie mieux compris, que par des pères Mékhitaristes de Venise, dont les anciens ont passé avec Byron des heures qui furent certainement pour lui les plus heureuses de sa vie romantique et troublée » (Revue «Pazmavèb», 1924, N. 4, p. 109). Et dans l'épilogue de sa poésie, dédiée à la mémoire de Byron, toujours à l'occasion du I.er centenaire de sa mort, le même poète compatriote conclut solennellement ses pensées en ces termes, que j'adopte pour clore cet exposé :

« If England holds his body, Greece his heart,  
You surely of his spirit hold a part,  
Perhaps the highest, for with you remain  
The Friendship and the Peace, and not the pain ».

« Si l'Angleterre a le corps, la Grèce le coeur,  
Vous héritez sûrement une partie de son âme,  
Et peut-être la plus noble, car il reste avec vous  
La paix et l'amour intime, et non la peine ».

(Ibid. page 113)

St. Lazare, — Venise

P. MESROP GIANASCIAN